

Pages de journal

Gérard Parizeau

Volume 42, numéro 4, 1975

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1103840ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1103840ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

HEC Montréal

ISSN

0004-6027 (imprimé)

2817-3465 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

Parizeau, G. (1975). Pages de journal. *Assurances*, 42(4), 361–370.
<https://doi.org/10.7202/1103840ar>

Pages de journal

GÉRARD PARIZEAU
de la Société Royale du Canada

1^{er} avril 1973

J'ai enfin démarré. Chose curieuse, depuis mon retour de France le 20 février, après avoir passé trois semaines à Nice, je n'avais à peu près rien écrit. À mon arrivée au Canada, j'avais dû assister à une série d'assemblées de conseil, qui me firent me transporter de Montréal à Québec et de Québec à Montréal à une allure folle. Ce qui faisait dire gentiment à ma belle-fille, Monique : « Beau-père, beau-père... attention ! » Puis, une fois la danse des conseils terminée, il y avait eu le travail préparatoire à une deuxième absence.

361

Le départ pour Nice fut agité. La grève des aiguilleurs du ciel rendait le voyage encore plus aléatoire que le premier retour. Tout allait bien mal. L'avion que je devais prendre pour Milan fut annulé. Comme celui d'Orly devait être dirigé vers Bruxelles, je retins une chambre à Paris et un billet à bord du *Mistral* pour le lendemain. Une fois au-dessus de Paris, on a eu accès à Orly grâce à l'armée qui avait pris la place des contrôleurs civils. À l'aéroport, j'appris que, quatre heures plus tard, un avion partirait pour Nice.

Les trois semaines de grève furent très coûteuses pour Orly, pour Paris et surtout pour la Côte d'Azur, coupée du reste du monde par la voie de l'air. Un chauffeur de taxi se chargea de me renseigner à mon arrivée à l'aéroport, avec cet accent, cette langue savoureuse et ces exagérations qui sont un des charmes du pays.

L'autre jour à Nice, Germaine a entendu ce conseil d'un vieillard à un jeune homme : « Petit, rappelle-toi qu'il ne faut jamais laisser pousser l'herbe dans le chemin de l'amitié ». C'est charmant et très vrai. Le conseil était donné dans ce beau jardin Albert 1^{er} où les gens vont chercher le soleil et la paix, dès qu'il fait beau. Pour Germaine, c'est une ressource quand elle ne veut pas arpenter la Promenade des Anglais, en se contentant de voir la mer de loin.

Ma femme est ravie de son séjour à Nice. Pendant les deux mois qu'elle y a passés cette année, il a plu à peu près l'équivalent de deux jours. Ce fut la Côte d'Azur retrouvée avec tout son charme, alors que l'an dernier, il pleuvait régulièrement sur la ville.

Notre ami Homet nous a fait voir bien des aspects de l'arrière-pays: la Vallée du Peillon et celle du Var en particulier — trouée dans la montagne qui permet d'apercevoir d'extraordinaires paysages. Le midi, nous nous arrêtons dans une auberge où la chère était savoureuse et l'accueil aimable sauf au *Roc Fleuri* où la table est bonne, la vue splendide au-dessus de la vallée, mais l'hôte exécrable. Comme sont bizarres certaines gens dont le mauvais caractère se manifeste tout à coup pour une vétille qui semble mettre le feu aux poudres.



À Paris, la grève des lycéens et des étudiants a pris, d'après *l'Express*, certains aspects des événements de mai 1968 qui ont si profondément marqué les esprits. Même si cet hebdomadaire est généralement bien renseigné, il faut se méfier de ses opinions. Depuis la dernière élection, il se fait l'interprète de ceux qui critiquent vertement le parti au pouvoir. Il faut dire que, cette fois, il a quelque raison de le faire car, après trois semaines, le nouveau cabinet n'est pas en place et on n'a même pas pu s'entendre sur le choix d'un président de l'Assemblée. Il est difficile à un étranger de juger la politique d'un pays où il n'est qu'en passant. Mais vraiment, il y a des choses qui semblent évidentes. En ce moment, il faudrait faire montre d'empressement à étudier les problèmes et à exécuter les réformes.

Ce qui est troublant dans toutes ces démonstrations d'étudiants, c'est qu'elles paraissent être organisées de la même manière et avec une technique identique, mise au point et soutenue par des équipes bien formées. Il est difficile de dire que la source est la même parce que maoïstes, gauchistes et communistes se renvoient la balle, mais sans convaincre personne. Devant Monsieur Fontanet, ministre de l'éducation, hier soir, à la télévision, le noyautage était évident. Ce qui est gênant avec les étudiants, c'est que d'année en année les équipes changent. Ce sont toujours de nouveaux interlocuteurs qui invoquent qu'ils n'ont pas été consultés et qui affirment n'importe quoi. Comme ministre de l'éducation, Monsieur Fontanet était sur la sellette. Il a été très patient. À sa place, j'aurais été tenté de les envoyer paître, comme dans ce film de Godard, où une jeune Japonaise disait, à son amoureux

de quelques jours, des mots dans sa langue maternelle. Intrigué, le jeune Français lui demandait ce que voulait dire une des phrases prononcées en souriant. La jeune femme lui répondit : « Cela veut dire — va te faire f... » C'est sans doute ce que le ministre aurait aimé suggérer à ces jeunes gens insolents et tenaces, s'il n'y avait eu devant lui, au petit écran, cette foule qui, pour un oui ou pour un non, est toujours prête à emboîter le pas derrière les meneurs de quelque tendance politique qu'ils soient.



Ce matin, il pleut sur Paris et je suis enrhumé : deux choses qui contribuent à me rendre de mauvaise humeur dans cet hôtel où le service n'est pas trop bon normalement et où ce matin il est mauvais. On m'apporte une tasse de thé dont le fond est garni de feuilles, sans qu'il y ait un filtre pour les retenir. Il n'y en a pas dans tout l'hôtel, paraît-il. Ai-je eu tort de secouer le garçon ? Peut-être, mais vraiment les prix sont devenus tels à Paris qu'on devrait s'attendre à ce qu'on s'occupe un peu mieux et un peu plus de la clientèle. Il est vrai que l'hôtel est rempli, avec le salon du prêt-à-porter, mais ce n'est pas une raison. Venu à Paris hier, sans s'assurer qu'on pourrait le recevoir au *St. James and Albany*, Jacques a dû téléphoner à huit endroits différents avant de pouvoir se loger au *Hilton d'Orly*.



Un vieux monsieur m'a dit comme ça hier, tout simplement : « Mon fils couchait avec une jeune femme, charmante d'ailleurs, depuis deux ans lorsqu'elle est devenue enceinte, à la suite d'une distraction ou d'une fausse manœuvre. Ils se sont épousés aussitôt pour que l'enfant ait un père ». J'ai été d'abord un peu suffoqué. Puis, sans être remis de ma surprise, j'ai pensé que, pour lui, tout cela était sans doute devenu presque normal... Il y a dix ans, il ne se serait pas exprimé ainsi. À force de parler en toute liberté des problèmes des jeunes, on finit par ne plus accorder d'importance à toutes ces questions qui ont été taboues si longtemps. Autrefois, quand une fille devenait enceinte, dans le milieu bourgeois tout au moins, on la mettait à la porte ou, sagement, on l'entourait précautionneusement pour lui permettre de passer le temps de ses couches à l'abri des regards indiscrets. Si la mère ne gardait pas son enfant, c'étaient les bonnes sœurs de la Crèche qui en héritaient. Aujourd'hui, avec la pilule ou avec d'autres moyens, il n'y a presque plus d'enfants illégitimes dans les grands immeubles

de la Côte Vertu, où les jeunes filles de la société allaient chaque semaine aider les religieuses. Elles cessèrent quand celles-ci se plainquirent qu'avec beaucoup d'indiscrétion et une curiosité un peu malsaine, ces aides bénévoles cherchaient souvent à retrouver une ressemblance avec tel ou tel de leurs amis.



364

J'ai été un peu étonné d'apprendre qu'à la Galerie Galliéra à Paris une commode du XVIII^e siècle portant l'estampille de Nicolas Petit s'était vendue 124,000 nouveaux francs, tandis qu'un chiffonnier et un secrétaire étaient adjugés à 100,000 francs. Je savais que les vieux meubles étaient hors de prix, mais pas à ce point. Un problème se pose au Canada pour les œuvres d'art. Le vendeur doit en effet payer un impôt de 25 pour cent sur la différence entre la valeur au 31 décembre 1971 et le prix de vente. Cela pose un problème d'évaluation auquel il faut voir pour ne pas laisser l'État décider lui-même, sans discussion possible. C'est peut-être du côté des œuvres d'art que la valeur accrue a été la plus forte depuis dix ans, la bourse ayant longtemps traîné de l'aile.



Comme j'étais enrhumé dimanche, j'ai laissé Robert et Monique aller au théâtre et j'ai regardé la télévision après le dîner. On donnait la suite des confidences d'Henry de Montherlant sur son enfance, sur ses débuts dans la carrière d'homme de lettres et sur quelques-unes de ses œuvres. J'avais entendu la première partie à Nice le dimanche précédent, après un après-midi de lecture et de travail sur un texte que je devais présenter à Versailles à la fin du mois.

J'ai été un peu désolé d'entendre parler Montherlant. À la télévision, il a une voix étouffée, il cherche ses mots parfois et en prononce d'autres avec un peu de difficulté, comme un homme guetté par la paralysie. C'est peut-être cela plus que la menace de cécité qui l'a décidé de se suicider.

L'entrevue donnée à la télévision ne manquait pas d'intérêt parce qu'on voyait l'écrivain vivre à travers ses œuvres : *La Rose de Sable*, *Les Bestiaires*, *les Jeunes Filles*. Il a dit tout simplement que, dans ce dernier livre, il a utilisé beaucoup de ses conversations avec une jeune fille très belle, charmante, avec qui il a été fiancé pendant huit mois,

sans avoir pu se décider à aller jusqu'au mariage, tellement il craignait pour sa liberté personnelle.

Il parla aussi d'André Gide, de Malraux, de Bernanos, qui lui avait offert de devenir rédacteur en chef du *Figaro*. Il a refusé en disant : « Oh non ! Ce serait le drame tout de suite. Je ne resterais pas plus de huit jours ».



Le nom de Bernanos me fait penser à Jean Désy, que celui-ci a vu souvent au Brésil alors qu'il était ambassadeur du Canada. Un jour que Bernanos attendait chez lui deux personnages importants, son fils all'a ouvrir et cria : « Papa, voilà tes deux imbéciles ». Pourquoi me rappelle-ai-je cette anecdote en entendant Montherlant parler de cet écrivain qui, comme lui, avait un sens de l'orgueil poussé très loin et qui devait être bien malheureux dans une société qui l'exaspérait. La mémoire des vieilles gens est chose bien curieuse.

365

3 avril

Le premier avril, ma belle-fille Monique m'a remis un petit colis enveloppé dans un papier bien joli et entouré d'un ruban doré. Sans méfiance, je l'ouvris pour trouver un poisson en chocolat, contenant des dragées. J'aime cette intimité qui nous unit et qui nous permet de jouer à ces jeux de l'esprit qui nous unissent davantage.

Autrefois, le 1^{er} avril était un événement. On faisait « courir le poisson d'avril » à tous ceux qui nous entouraient. Ainsi, un jour qu'un de mes fils faisait une course à l'épicerie, je lui ai suggéré de me rapporter une livre de sel dessalé. Comme il avait une grande confiance en son père et qu'il était tout jeune, il tenta de me rapporter ce que je lui avais demandé. Il fut salué par un grand éclat de rire qui l'aurait sans doute un peu humilié si je ne lui avais donné l'occasion à mon tour de tomber dans le panneau dans des circonstances semblables. Cela était l'aspect amical de nos rapports entre mes fils et moi. Mais n'était-ce pas mauvais de risquer de les humilier ainsi ? À distance, j'en ai un peu de remords.



Pourquoi cela me rappelle-t-il un autre souvenir lointain ? J'avais huit ou neuf ans, si je me souviens bien. Mon père me demanda de

porter ses instruments d'urgence à l'Hôtel-Dieu où il opérait le lendemain. Je les remis à la bonne sœur, dans l'antichambre de la salle d'opération en précisant : « Ma sœur, voici les outils de mon père ». Et celle-ci de me faire remarquer en riant : « À ta place, je dirais les instruments, plutôt que les outils ». Je me suis rappelé la distinction malgré mon jeune âge, car j'étais humilié d'avoir employé un mot pareil. Pour comprendre, il faut se rappeler que le chirurgien — s'il était bien coté — pouvait à cette époque opérer à l'un ou à l'autre des hôpitaux pourvu qu'il apportât ses instruments, qui étaient stérilisés et préparés à l'avance par l'hôpital.



Ce matin, j'ai lu dans le *Figaro* la nouvelle que M. Michel Debré ne sera pas du prochain cabinet Messmer. On éloigne dédaigneusement toute allusion à l'influence exercée dans la décision par les grèves récentes dans les lycées et à l'université et par les défilés, au cours desquels les lycéens scandaient des mots d'ordre ou des slogans, comme : « Debré, on aura ta peau ». Voici quelques commentaires d'un journaliste du *Figaro* : « Il était efficace, ouvert aux changements, aux réformes ». Et il cite tout ce que Debré a effectué au cours de son passage au ministère de la Guerre. Mais, ajoute-t-il, comme il avait un sens très poussé de l'impopularité ! Dans la démocratie, qu'est-ce qui compte : est-ce la popularité ou l'efficacité ? Grave problème qui se pose partout où l'électeur est roi tous les trois ou quatre ans. Si les lycéens et les étudiants n'ont pas tous le droit de vote, bien encadrés, poussés par des gens ayant une technique éprouvée des jeux de masse, ils ont eu la peau de leur bête noire. C'est un ministre de moins dans les jeux de massacre des chansonniers. Ils en trouveront d'autres, mais comme ils tombaient sur Debré avec plaisir et dans toutes les occasions.



4 avril

En partant de Montréal, j'avais un billet à bord du *Mistral*, au cas où l'avion de Nice ne pourrait pas partir à cause de la grève des aiguilleurs du ciel. Voyant que je n'en aurais pas besoin, une fois à Nice, je me présentai à une agence, qui me référa aux guichets de la gare. Là, on me dit tout simplement que j'avais à démontrer que je n'avais pas pris le train. Je fis observer, sans rire, que j'étais à Nice alors que le train n'avait pas encore quitté Paris. Après réflexion et

vérification, mon interlocuteur en convint. Il ajouta qu'il ne pouvait pas rembourser le billet, mais qu'il y ferait l'annotation nécessaire. Ce qu'il fit en précisant : « Essayez à Paris ». Là, en tout esprit sportif (car je me doutais qu'il en faudrait), je m'adressai à une première agence des S. N. C. F., puis à une seconde, qui me dirigea vers la gare. Laquelle ? ai-je dit avec le besoin de précisions nécessaires. Mais à Saint-Lazare, me fut-il répondu ! À la sortie du bureau d'un homme fort aimable et qui préside aux destinées d'une grande entreprise internationale, je me dirigeai à pas lents vers la gare, comme il convient à un vieux monsieur enrhumé. D'un premier guichet, on m'aiguilla vers les renseignements, où on me conseilla d'aller à un autre bureau. Comme personne ne m'y répondait, je me décidai à entrer dans celui du chef de service, en lui expliquant mon cas. Il vérifia et finit par me dire que le billet était payable dans la monnaie de l'achat, c'est-à-dire à Montréal. *Time is money*, dit-on en Amérique, mais pour moi qui suis en vacances et prêt à tout, il ne s'agissait pas autant de toucher mon argent que de voir si Monsieur Louis Armand, qui avait fait tant de choses pour les chemins de fer français sur le plan technique, avait pu lutter contre cette grande machine complexe et lourde qu'est le fonctionnarisme. Si j'ai lu ses *Propos Ferroviaires* avec plaisir, j'ai dû renoncer à mes démarches en les remettant à plus tard, une fois revenu au pays du dollar. Au fond, celui qui avait raison, c'était le corniaud de Nice, en annotant mon billet et en me disant : « Essayez donc à Paris, peut-être consentira-t-on à vous le rembourser; je ne le peux pas moi-même ».

367

Comme quoi règles internes et raison sont deux choses : l'une étant fréquemment à l'extrême de l'autre.



6 avril

Jean Fourastié a écrit trois articles récemment dans le *Figaro* à propos des grèves et de l'opinion publique. Jusqu'où peut-on aller pour être appuyé par les silencieux qui voteront un jour ? En démocratie, il faut tenir compte en effet, de cette masse amorphe, qui s'exprime le jour du scrutin général. À noter, constate Monsieur Fourastié, que les grandes centrales syndicales évitent de déclencher une grève importante durant le temps qui précède l'élection. Chose curieuse, en effet, si la grève des aiguilleurs du ciel a commencé avant le scrutin du 5 mars et s'est poursuivie après le deuxième tour, elle n'a pas été appuyée offi-

ciellement par toutes les grandes centrales syndicales. Elle a causé des dommages énormes, mais les syndicats sont restés bien tranquilles parce qu'ils craignaient une réaction du public, qui s'est produite non pas au cours du premier scrutin, mais dès le deuxième : celui-ci montrant très clairement combien l'opinion moyenne réagit contre la perspective d'un gouvernement où l'élément communiste aurait une voix prépondérante. Il y avait à cela bien des raisons, mais je pense que le raisonnement de Monsieur Fourastié est intéressant à noter. Derrière les parties en cause, il y a le public. Or, il n'est pas toujours favorable à ceux qui réclament tout pour avoir quelque chose, qui ne cèdent que devant la force, mais ne dédaignent pas d'aller jusqu'à la violence. Si je trahis la pensée de Monsieur Fourastié, disons que j'exprime la mienne ici.



Au Grand Palais, j'ai vu cet après-midi, avec Germaine, une exposition que nous avait indiquée notre belle-fille, Monique, de passage à Paris avec son mari. en attendant de se rendre à Zurich et à Munich, ces deux pôles de la réassurance professionnelle. La Russie a voulu y rappeler la fécondité de son art paysan et religieux au XVI^e et au XVII^e siècles en particulier. Comme à cette époque l'artisanat était raffiné, délicat même si, souvent, il était un peu grossier dans ses manifestations ! Tout cela paraît contradictoire, mais comme sont jolies, gracieuses, délicatement colorées ces sculptures faites par des artisans humbles de cœur et inspirés par une religion qu'on s'est appliqué à détruire en éloignant d'eux ce qui était l'inspiration de leur vie. Comme paraissent grossières à côté de ces œuvres primitives mais charmantes, les peintures d'artistes contemporains pris dans un cadre rigide, celui du parti et de ses normes.

La société tzariste était terriblement dure pour ses opposants, mais comme semble non moins terrible le régime actuel qui défend à un grand physicien de se porter au secours de ses amis au nom des droits de l'homme, qui empêche un écrivain d'aller toucher le Prix Nobel s'il veut revenir dans son pays, et qui envoie en exil ceux qui, ne pensant pas comme lui, osent le dire. Si à un certain point de vue, on a fait beaucoup dans le pays, on est aussi dur pour ceux qui critiquent ou ceux qui tentent de se révolter qu'on l'avait été autrefois. Par ailleurs, pour faire valoir la grandeur de la Russie à l'étranger, on ne trouve rien de mieux en ce moment que de présenter ce qui a été fait à une époque qu'on a tellement vitupérée. Ce serait paradoxal, sinon un peu ridicule, si l'on ne

montrait ainsi tout l'égard que l'on a pour la Russie d'autrefois, malgré les abus auxquels le pouvoir se livrait. Ne pense-t-on pas ainsi : « Le régime était très dur, mais voyez ce que malgré tout il permettait de faire ». Dans le film *Connaissance du Monde* qu'on nous a montré à Nice, assez curieusement, tout ce qu'on nous a présenté était des réalisations d'autrefois; les bobines sur la Russie d'aujourd'hui ayant été supprimées, nous a dit le conférencier.

8 avril

369

Lu dans le *Forum* du 16 mars, à un moment où, de retour d'Europe, je jette un coup d'œil rapide sur les journaux accumulés en mon absence : « La musique de Xénakis enveloppe. Je me suis retrouvée dans le fœtus maternel; ce n'était pas de tout repos, mais extrêmement rassurant. » En toute franchise, si ma fille s'exprimait ainsi, je serais un peu inquiet.



Dimanche, je suis allé voir la collection Andrée et Maurice Corbeil au Musée de Montréal. J'en ai rapporté le catalogue préparé sous la direction de R. H. Hubbard, conservateur de la Galerie Nationale d'Ottawa. François Gagnon y a logé des notes sur la collection elle-même, comment elle s'est constituée, quelles influences ses propriétaires ont subies en dehors de tout souci de gain. Monsieur et Madame Corbeil ont acheté les œuvres de peintres canadiens et du Québec en particulier, avant qu'ils ne deviennent hors de prix comme l'étaient les artistes européens. Maurice Corbeil rappelle l'influence qu'a eue sur lui mon frère Marcel, à son retour d'Europe. Il était très près de Pellan et de Borduas, et c'est lui qui les a présentés à ces amateurs éclairés qu'étaient déjà Maurice et Andrée Corbeil (collectionneurs) et Gilles Corbeil, marchand d'objets d'art, au goût très délicat.

Dans cette collection, on trouve de bien jolies œuvres qui vont d'Antoine Plamondon et de Théophile Hamel à Borduas, Pellan et Riopelle, en passant par Osias Leduc, peintre paysan très fin, et Marie et Cécile Bouchard, artistes venues à la peinture avec des moyens primitifs. Claire et moi avons hérité de quelques-unes de leurs toiles que mon frère Marcel avait gardées. Il aimait leur coloris et la naïveté de leur art. Une de ces toiles que Germaine a dans sa chambre est signée « Mlle Cécile Bouchard ». Quelle amusante naïveté !

En lisant le catalogue, Germaine attira mon attention sur l'austérité des femmes peintes par Plamondon et Hamel au XIX^e siècle. Aucune n'est décolletée, la robe montant haut jusqu'au cou et, si certaines portent des coiffes vaporeuses et bien jolies qui indiquent un goût certain, aucune n'est souriante. N'y a-t-il pas là une image de cette bourgeoisie collet monté qui habitait la haute ville, à Québec ? Si les femmes chez elles devaient rire, papoter, échanger des potins, retrouver leur nature et leur charme, elles se seraient crues un peu diminuées, semble-t-il, si le peintre avait laissé deviner leur caractère, dans ces toiles destinées à garder leurs traits pour la postérité. Par contre, Krieghoff, qui s'intéressait aux gens de la campagne, les présente généralement joyeux, prenant part à des ripailles et à de grosses boustifailles, comme on aimait les peindre, en Flandre, aux siècles précédents.

J'ignorais que Krieghoff, né à Amsterdam, eût épousé une jeune femme de Longueuil : ce qui explique sans doute l'intérêt qu'il a pris aux paysans, devenus ses modèles favoris, à travers les ans.



Une de mes petites-filles m'a offert deux cadeaux récemment à l'occasion d'un anniversaire et d'une fête; l'un, un dessin à la plume, est toute délicatesse et finesse, qui correspondent bien à son caractère. Il représente une fleur sauvage; tige surmontée de quelques fleurs. L'autre est un presse-papier : masque noir aux traits blancs, à la manière de quelque lointaine tribu indienne, rude et fruste. D'où vient cette curieuse opposition chez une fille de douze ans ? Correspond-elle à un double instinct qui se manifeste à des moments différents et traduit-elle un goût alternatif pour la délicatesse des sentiments et pour la violence, qui ne peut pas ne pas marquer un enfant du siècle, même si elle n'a pas eu à en subir les effets directement ? On dit que le dessin permet au caractère de s'exprimer. Ce goût soudain de l'horreur que traduit le masque, n'est-il qu'une fantaisie du moment ou un réflexe de crainte ? Dans ces interprétations, il faut garder les pieds bien solidement sur terre. Mais comme il est tentant parfois de se laisser aller à des considérations qui s'éloignent facilement des faits, dans ce domaine de l'inconscient dont Freud a entrouvert la porte.

